L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 20 décembre 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin	44	6
Midi	44	7
3 P. M.	44	7
6 P. M.	45	7

LE Patriotisme belge s'émeut.

La Belgique est en deuil à l'heure présente, et prépare les funérailles du souverain qu'elle vient de perdre. Pendant quelques jours donc, la politique chômera ; mais dès que les derniers devoirs seront rendus à l'auguste mort, elle reprendra ses droits.

L'élite intellectuelle du pays vient de rédiger une protestation qu'elle livrera à la publicité au sujet des attaques dont l'administration est l'objet.

Les signataires du document sont neuf ministres d'Etat, les présidents de la Chambre et du Sénat, le premier président de la cour de cassation, l'archevêque de Malines, le président du Synode des églises évangéliques, le grand rabbin de Belgique, les bourgmestres des grandes villes, un grand nombre de professeurs d'Académies ; ils se disent justement émus des appréciations et des attaques dont leur pays continue à être en butte, en Angleterre, au sujet de ses possessions africaines, et ne peuvent se défendre d'exprimer hautement leurs légitimes protestations.

Ils ont à cœur de faire entendre leur voix, persuadés d'aider ainsi à dissiper plus d'un malentendu et à faire tomber bien des préjugés.

C'est le 15 novembre 1908 que la Belgique assuma la souveraineté du Congo, qui, jusque là, formait de l'accord des puissances, un Etat indépendant. Il y eut, à cette occasion, au Parlement belge, des discussions longues et approfondies, visant le passé, l'avenir, où toutes les opinions se sont produites et qui ne peuvent laisser aucun doute sur la loyauté des intentions de la nation et sur sa pleine conscience de tous les devoirs que l'annexion lui impose.

L'avenir est aujourd'hui réglé par une loi organique, soigneusement préparée et votée par les deux Chambres à de grandes majorités. Elle place la colonie sous le contrôle du pouvoir législatif et l'on peut affirmer qu'aucune loi d'organisation coloniale n'est plus vraiment libérale que celle ci.

A peine la reprise du Congo était-elle réalisée que le prince royal de Belgique entreprenait, à travers la colonie, un voyage d'études et se livrait à des investigations détaillées. Le pays entier, attentif à ses gestes, y a applaudi. Presqu'en même temps, le ministre des colonies se rendait en Afrique pour y examiner la situation à tous les points de vues. Il a parcouru la plus grande partie du territoire congolais et son enquête a porté sur les moindres détails de l'organisation et de l'administration. Tous ont pu lui parler en pleine liberté.

Dès son retour en Belgique, il soumettait au Parlement un programme ayant pour objet l'abandon du système de l'exploitation en régie des produits du domaine, le remplacement de l'impôt en travail par la généralisation de l'impôt en argent, des facilités données au commerce et à l'initiative privée du développement de l'instruction morale et professionnelle des indigènes.

En Angleterre, l'opinion éclairée lui a fait un accueil favorable ; et le gouvernement et une grande partie de la presse en ont parlé avec un désir évident de conciliation et d'apaisement.

Il subsiste, néamoins, dans certains esprits, de la défiance, et cette défiance se manifeste par des motions, des déclarations publiques et des écrits tendancieux, dont leur patriotisme a le droit d'être douloureusement affecté.

C'est pour eux, disent les signataires du document, un devoir d'en exprimer publiquement leurs regrets, et de protester contre des attaques que la Belgique n'a point méritées, et qu'elle est consciente de ne jamais mériter. Et ce devoir est d'autant plus impérieux que la Belgique a su conquérir une place grande et honorée dans la société des nations, qu'elle a toujours rempli exactement et correctement ses obligations internationales ; qu'il n'est guère de progrès social à la réalisation duquel elle n'ait pris quelque part, et qu'elle a le sentiment de sa responsabilité morale et devant le monde civilisé.

PREDICTIONS POUR 1910.

Voici le moment où les pythonisses se recueillent sur le trépied sacré, et rendent leurs oracles, non plus sur l'avenir des personnalités qui viennent les consulter, mais — employons les grands mots — sur les destinées des empires et même des républiques, écrit un chroniqueur parisien.

Ces prophéties ne réussissent guère, mais le public est ainsi fait qu'il se raccroche à un à peu près, sur un point quelconque, un sur dix, que les événements ont justifié, et qu'il oublie tout ce qu'on avait annoncé d'irréalisé.

Je ne sais plus laquelle de ces pythonisses nous avait prédit, pour la fin de 1909, guerre et révolution. Nous ne sommes pas à la fin de l'année, mais rien encore ne fait prévoir de telles calamités.

Quoi qu'il soit, et bien que personne n'ait prévu ou prophétisé la catastrophe de Messine et de Reggio, nous voulons recueillir, pour l'amusement de nos lecteurs, les oracles émis sur la prochaine année.

Que sera 1910 ? Troublant problème ? Nous vivons à la merci du hasard, et nous ne savons rien, ni de l'an prochain, ni de demain, ni de l'instant qui va suivre, et nous serions si heureux de savoir !

C'est Mme de Thèbes qui ouvre la série des oracles avec son "Almanach".

Elle est très prudente, Mme de Thèbes. Elle dit beaucoup sans laisser la porte ouverte aux critiques ; elle ne justifie en rien la réputation de la ville aux cent portes. Mais c'est une femme remarquablement intelligente, qui étudie le ciel et la terre, les astres et les événements du jour, et en tire des conclusions savantes.

Les astres ! Vous ne croyez pas à l'astrologie ? Et pourtant saint Thomas d'Aquin a dit : "Astra inclinant, non determinant". "Les astres prédisposent, mais n'entraînent pas une fatalité". Croyait-il donc qu'il y eût un peu de vrai dans l'astrologie ? Je ne sais si Mme de Thèbes opère elle-même ou si elle livre ses thèmes généthliaques à un opérateur de profession, toujours est-il qu'elle se sert des inclinaisons, des conjonctions et des oppositions. Elle est en cela plus forte que tous les gouvernements qui ne savent pas toujours se servir des oppositions.

"L'année 1909, dit-elle, a été une année rouge, année dure, vouée au maléfice martien ; 1910 sera une année de feu !"

Ce pronostic n'est guère rassurant, et cette année de feu nous fait froid dans le dos. Mais elle continue :

" L'irradiation solaire, souveraine surtout en France, réveillera l'énergie et suscitera l'action. Atteignons seulement sans encombre le renouveau prochain : nous verrons refleurir le principe d'autorité, éclater la lumière et renaître le bon sens. J'augure magnifiquement de l'an 1910."

Dieu vous entende, madame ; car vous nous prédisez ainsi d'excellentes élections, un réveil de l'énergie et de l'action chez les conservateurs, un triomphe des principes qui assurent la paix sociale.

Si les événements justifient la prophétie, nous offrirons un bouquet de roses sans épines à Mme de Thèbes.

Ce n'est pas tout. Mme de Thèbes possède aussi un beau météorologique, et elle nous annonce : printemps froid, été sec, vendanges tardives, vin excellent.

Hélas ! on n'en boit plus.

En politique : nos alliances modifiées, notre organisation intérieure transformée ou près de l'être, notre personnel dirigeant entièrement transformé.

De mieux en mieux. Vive Mme de Thèbes pour voir de si belles choses. Pourtant, cette transformation des alliances nous laisse soucieux. Enfin, advienne que pourra, si le reste nous est accordé.

J'oubliais : des volcans se réveilleront en Auvergne et ouvriront à la spéculation de vastes champs miniers.

Enfin Montbrison, qui avait laissé éteindre son volcan, va pouvoir attirer tous les curieux. Que les hôteliers se le disent !

Les modes ? Mme de Thèbes prévoit aussi les modes. "Des bouillonnés, des garnitures, des petits chapeaux."

Parfait ! Si les petits chapeaux nous sont accordés, 1910 sera une année bénie.

Des révolutions ? Oui, il y en aura. Chez nous, elle sera pacifique ; mais la plus formidable explosion révolutionnaire éclatera sur le sol anglais, avant les révolutions qui se préparent en Prusse et en Italie ! En Russie, en Belgique, changements considérables".

Décidément, la Chambre des lords aurait dû consulter Mme de Thèbes avant de refuser le budget. Elle a peut-être commis une double imprudence. Souhaitons cependant que Mme de Thèbes se soit trompée cette fois. Une fois n'est pas coutume.

"L'Echo du Merveilleux", qui a perdu son aimable et sympathique directeur, M. Gaston Méry, n'en continue pas moins le cours de sa publication, et, çà et là, il recueille les prophéties nouvelles, ou celles dû à anciennes qui s'appliquent aux événements du jour. Ce ne sont pas les plus nombreuses.

Dans le dernier numéro de cette publication, un collaborateur mystérieux qui signe "Nebo" développe de savants calculs astrologiques, trop savants pour que nous puissions les exposer. Bornons-nous au résultat de l'opération, qui comporte aussi une concordance avec certaines prophéties.

La conclusion ne sera pas pour déplaire : "La reproduction d'un phénomène analogue au coup d'Etat de brumaire devrait s'effectuer de 1913 à 1917.

Et plus loin : "1913 correspondrait au début de la transformation qui s'accomplirait en deux ou trois ans et devrait être complète vers 1915."

C'est encore bien loin !

A n'en pas douter, c'est de la chute de la république qu'il s'agit. "Nebo" ne conclut pas à une Restauration, mais à un grand changement politique. Mme de Thèbes est plus consolante ; elle nous promet ces changements pour 1910.

Qui consulter encore ? J'ai grimpé l'escalier tortueux d'une somnambule extra-lucide. Je me suis exposé à une chute ridicule ; mais que ne ferait-on pas pour ses lecteurs ?

Or, voici ce qu'elle a dit d'une voix sourde et impressionnante :

—L'année 1910 verra de grands événements, dont l'importance se fera surtout sentir dans l'avenir. Il y aura des querelles ardentes, des mouvements populaires, et aussi une grande prospérité en France. Un homme célèbre mourra ; j'en vois deux autres encore dont la mort occasionnera beaucoup d'articles dans les journaux. Il y aura cette année une pièce de théâtre et un livre qui auront beaucoup de succès. Le temps sera variable ; beaucoup d'orages et de tempêtes, dont une causera des désastres. Un enfant naîtra, qui jouera un grand rôle dans l'avenir. Mme Steinheil fera encore parler d'elle, mais un autre procès retentissant la fera oublier.

Est-ce assez clair : temps variable, événements variables, morts et naissances. Voilà une pythonisse qui connaît son métier.

Et cela ne m'a coûté que cent sous ! C'est pour rien.

PENSEES.

Il est beau que l'esprit brille tour à tour comme le feu et comme la glace.

Certains ont une nature triste, avec tous les défauts des natures gaies.

L'enfant en bas âge n'a que la moitié du sens musculaire : il a le sens de la direction et n'a pas celui de l'étendue.

L'état du Cardinal Satolli.

Rome, 20 décembre—Une légère amélioration s'est manifestée aujourd'hui dans l'état du cardinal Satolli, qui depuis jeudi souffre d'une attaque de néphrite.

Les médecins, néanmoins, éprouvent de grandes inquiétudes sur l'issue de la maladie, par suite de l'affaiblissement de l'action du cœur.

De nombreux télégrammes de toutes les parties du monde sont parvenus aujourd'hui au Vatican demandant des nouvelles du malade.

Une dépêche entre autres envoyée par l'archevêque Ireland a fait tout particulièrement plaisir au cardinal Satolli, qui en la lisant a dit : "C'est le meilleur ami que je possède là bas."

THEATRE DE L'OPERA.

Les Huguenots, Mam'zelle Nitouche, Coppelia.

Mlle Fabris, dans "Coppelia, l'Ile de Swanilda.

Un ciel maussade, menaçant même, a privé, dimanche dernier, bien des personnes d'heures aimables qui les attendaient à l'Opéra ; il s'y donnait, dans la matinée, *Les Huguenots* ; le soir, *Mam'zelle Nitouche*.

L'opéra de Meyerbeer a été chanté d'une façon remarquable par MM. Zocchi, Huberty, Hensatto, Cargue, Mmes Demedy, Cahuzac et Morejo. Les artistes étaient en possession de tous leurs moyens, malgré le temps brumeux, détestable qui depuis la veille sévissait, temps que redoutent les chanteurs à cause des *chats* qu'il fait naître.

Donc, dimanche pas le plus petit enroûment, pas le moindre voile dans les gosiers : et avec cela, un entrain qui a donné à la représentation le plus grand éclat. Ces diables d'artistes ! ils ont parfois de ces vengeances-là ; ils font une opulente dépense de talent pour rendre peut-être plus amers les regrets des absents.

Le soir, *Mam'zelle Nitouche* était donnée, cette comédie de Meyrhac et Milland, qu'Hervé mit en musique et qui fut représentée pour la première fois, à Paris, aux Variétés, en 1883, croyons-nous.

Hervé, artiste dramatique et compositeur, fonda le théâtre des Folies-Nouvelles, sous le nom des Folies Concertantes, et y fit jouer plusieurs bouffonneries musicales : *La Perle de l'Alsace, Le Compositeur loqué, Un Drame en 1779, La Fine Fleur de l'Andalousie*, entr'autres.

Dire que l'opérette a été enlevée, pour nous servir d'une expression consacrée, serait faire un compliment banal et collectif à des artistes d'un mérite supérieur.

Le chant proprement est chose secondaire dans l'opérette. Si l'on veut entendre du chant, dans la vraie acception du mot, ce n'est pas au répertoire d'Offenbach, de Lecocq, d'Audran, d'Hervé, de Planquette, de Varney, de Suppé que l'on s'adresse, bien qu'ils aient écrit de fort jolies pages. A l'artiste d'opérette on ne demande ni grands moyens vocaux, ni connaissance approfondie de cet art si difficile, si complexe du chant.

Peut-être même que celui dont ce serait là l'objectif, qui y aurait des prétentions trop marquées, ferait fausse route.

De la voix, de la justesse, de l'intelligence musicale, voilà pour le côté musical. Ce n'est pas dans ce domaine qu'on exige de l'artiste de la virtuosité, elle ou il y serait dépaysé. Ce qu'il faut, c'est de l'esprit, du brio dans le dire, dans l'action.

Or, ces qualités, Mme Sterckmans les possède surabondamment ; c'est avant tout une diseuse charmante. Dès qu'elle est en scène, elle établit un courant sympathique par le seul charme de son jeu, et quand elle chante, ou plutôt quand elle dit son couplet, elle se fait écouter.

Chez Mme Sterckmans, il n'est pas une nuance qui ne soit comprise ; pas une intention qui ne soit traduite avec gentillesse, avec esprit. Et de l'esprit, s'il vous plaît, de belle lignée qui ne recourt pas aux soulignées exagérées, à la charge. Cela est italiqué sans doute, mais sobrement, avec une extrême délicatesse de touche.

L'un des secrets de son succès est sa féminité. Elle est femme autant que faire se peut ; la femme a pleinement empaumé son public, quand celui ci songe à juger l'artiste. Si bien que lorsqu'on tente de se livrer à cette tâche de l'appécier, on est déjà sous l'empire de nous ne savons que le grisette. Précieux mérite, d'ailleurs, que de causer cette impression capiteuse.

Dans le rôle de *Denise*, Mlle Sterckmans a des scènes où abondent les chatoiements de cet esprit, de cette finesse qui sont les traits saillants de sa nature. Elle y a des intonations, une diversité d'expression qui sont bien à elle. Mlle Sterckmans a l'avantage sur toutes les divettes que nous avons entendues, de posséder une voix fort belle qui lui permettrait, si elle le voulait, de chanter l'opéra-comique et bien des opéras.

Mme Mea est une artiste qui possède la faveur du public ; elle a de l'allure, de l'élégance, de l'aisance : elle a fait une excellente *Supérieure*.

Mlle Jenny Allard a, elle aussi, été très heureuse dans son interprétation du rôle de *Corinne*.

Sous les traits de *Célestin* M. René Gamy a été ce comique franc, empoignant, qui pétille de ses yeux tant allumés, de ce visage si mobile, si expressif.

M. Delaxe a été un *Champlatreux* plein d'entrain d'abord et de goût ensuite. On a remarqué dans son chant de charmants détails ; et on a également noté la façon mouvementée, nuancée, naïve et comique dont il a dit certains passages. Voix fraîche, sympathique ; comédien disant juste et apportant un grand soin à tout ce qu'il fait.

Le Major ne pouvait avoir un interprète supérieur à M. Geoffray. Dans ce rôle comme partout d'ailleurs, l'artiste dépense largement un inépuisable fonds de verve.

M. Chambery est un artiste excellent ; il a fait un amusant *Loriot*. Il y a certainement chez lui des qualités précieuses. Tout entier à son personnage, il le compose avec esprit, le mène avec entrain, comique de physionomie et d'accent. C'est un brûleur, un souligneur aussi, très expert à la charge.

Mam'Zelle Nitouche est de l'opérette vraie, sans trop de prétentions musicales, toute pleine de gaîté franche, de situations bien trouvées, très joliment menées. L'autre soir tous les spectateurs étaient gagnés par les drôleries du poème et de la partition. Oui, tout le monde s'était allumé à cette chose de rien dont nous avons souvent parlé.

Ce soir *Le Jongleur de Notre Dame* et *Coppelia* avec les mêmes distributions de rôles. *Coppelia* dont nous avons déjà parlé, a causé l'impression la meilleure à notre public qui la reverra avec un plaisir nouveau.

Mlle Fabris, la danseuse-étoile y joue le rôle principal, celui de *Swanilda*.

Le maître de ballet, M. Rizzo est *Coppelius*, un fabriquant de poupées mécaniques. *Swanilda*, Mlle Fabris, *Franz*, Mlle Cottolini, et des camarades, en enfants terribles qu'ils sont, s'introduisent chez *Coppelius* et lui enlèvent nombre de poupées qui, mettent en mouvement Coppelius n'a qu'une ambition : voir la plus belle de ses poupées s'animer, la voir *dynamiser*. Swanilda chargée alors de vêtements avec la poupée, et *Coppelius* en devient malheureux parce que son œuvre à ses yeux perd sa valeur première, elle est affligée des imperfections de l'humanité.

Dans ce rôle, Mlle Fabris est inimitable ; elle y déploie une grâce, une légèreté charmantes ; ses mouvements, ses danses, ses gestes, tout est parfait en elle, révèle l'artiste supérieure.

Jeudi prochain, *Les Huguenots* avec M. Escalais dans le rôle de *Raoul* ; Mme Fierens dans celui de *Valentine*, et Mlle Rolland dans celui de *Marguerite*.

Samedi, *Hansel et Gretel*, une des nouveautés que la Direction aura montées avec un soin extrême.

La question du Pôle.

Copenhague, Danemark, 20 décembre—Le bruit court que plusieurs membres de la commission universitaire chargée de rendre un rapport sur l'expédition polaire du Dr Cook ont demandé au recteur Thorp d'être relevés de ce devoir. Celui-ci les aurait priés de poursuivre leur examen en déclarant qu'une décision devait être rendue coûte que coûte.

Suivant ces mêmes rumeurs qui, du reste, manquent de confirmation, le Dr Cook serait à Naples et se préparerait à venir vers la fin de la semaine à Copenhague.

Baisse du prix du sucre.

New York, 20 décembre—Une baisse de dix cents par cent livres a été annoncée aujourd'hui sur tous les sucres raffinés.

Le ver acanthocephale.

Plusieurs organisations médicales et commerciales de la Nouvelle-Orléans ont été invitées à participer à la conférence pour la lutte contre le bookworm (ver acanthocephale) qui sera tenue à Atlanta le 15 janvier prochain sous les auspices de la Chambre de commerce de cette ville.

Le but principal de cette conférence est de discuter l'emploi du don de 1,000,000 de dollars fait récemment par M. John D. Rockefeller pour lutter contre les ravages de cette maladie.

Il a été reconnu par diverses autorités médicales que le ver acanthocephale faisait des progrès constants dans les Etats du Sud, principalement parmi les populations des campagnes.

NOYE.

La United Fruit Company a été informée hier matin par dépêche que M. Joseph H. Smith, télégraphiste du vapeur "Ellis", s'était noyé en mer pendant le dernier voyage de ce navire entre la Nouvelle-Orléans et Sagua la Grande, Cuba.

Le "Ellis" avait quitté notre port jeudi soir.

La dépêche ne donne aucun détail sur la manière dont cet accident est survenu.

Le télégraphiste Smith était âgé de 26 ans ; il laisse sa mère qui habite Long Beach, Miss. Smith était employé depuis un peu plus d'un an sur les navires de la United Fruit Company.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

Du 43 Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE COMME ELLE EST

IX

LES CENT MILLE FRANCS DE VALENTINE

(*Suite.*)

Il regarda son compagnon comme pour l'interroger.

—Total, hein ?

Le mari de Suzanne s'inclina.

—Hum ! mauvaise affaire, déclara l'escompteur en fronçant le sourcil.

Mais il se décida.

—Je prendrai des renseignements, dit-il.

Paul Tavernier objecta.

—Voilà justement ce qu'il ne faut pas faire. Si nous venons vous trouver, c'est que nous avons besoin du secret.

L'homme d'argent déclara en montrant son cabinet :

—Vous êtes dans un tombeau !

—Il faut que vous ayez assez de confiance en mon ami Dufresne, et il la mérite à tous égards, pour traiter l'affaire entre nous, sans bruit. Autrement M. Dufresne n'aurait qu'à s'adresser à son notaire et à contracter un emprunt sur ses terres.

Le banquier secoua la tête.

—Pas facile, dit-il. Les notaires se méfient.... Ils pèsent les responsabilités.... Ils exigent des signatures, celles des femmes....

Georges Dufresne b'émit.

L'argument était sérieux.

Ce manieur d'argent allait il lui refuser son aide ?

Mais alors où trouver cette somme.

—Voyons, Pelvet, mon bon, dit Tavernier, vous n'allez pas nous faire la mauvaise farce de ne pas nous croire. Je vous ai parlé plus d'une fois de mon intime ami, de Dufresne, un Normand calé par lui même, et qui a fait un mariage superbe. Un avenir magnifique ! Un million et plus à la clef dans un temps prochain. Pour le moment, trente mille francs de revenus nets en terres superbes dans le pays de Caux.... Si vous voyez ça, l'eau vous viendrait à la bouche ! Pas un sou de dettes et soixante mille francs d'économies en trois ou quatre ans. Mon ami s'est toqué d'une femme, d'une jeune fille ravissante et qui veut l'argent. Il veut l'aider, lui donner les moyens de faire fortune.... Si elle ne réussit pas, qui est ce qui écopera ? Lui et pas vous ! C'est son affaire : Il sait où il va et n'est plus un enfant. Pour vous, pas l'ombre d'un risque ! Jamais vous n'aurez été plus tranquille. Allons, décidez vous !

Le gros Pelvet avait été prévenu le matin même par son ami Tavernier.

Il avait pris ses renseignements.

Il se gratta l'oreille d'un air indécis, puis il se frotta les yeux, puis il passa sa main dans ses cheveux épais et jaunes, et enfin il dit :

—Je ne sais pas si j'ai raison.. Ça va.

—Les conditions ?

—Oh ! très douces. Je n'ai pas le cœur dur et je ne sais pas défendre mes intérêts. Mon pauvre père, à la bonne heure ! Il ne pouvait pas supporter une perte et il en est mort ! En voilà un qui pesait tout. Il a pris son billet pour un monde meilleur et maintenant c'est à moi de me débrouiller.

Brusquement il déclara ;

—Ce sera six pour cent, simplement, et cinq cents francs de commission.

Georges Dufresne respira.

Il avait redouté quelque chose de plus.

Le banquier poussa devant lui un buvard et quatre feuilles de papier timbré et dit :

—Ecrivez.

Et il dicta :

" Le trente août prochain, je paierai à l'ordre de MM. Pelvet et Raquin, banquiers à Paris, à leur domicile, rue du Mail 62, ou à leur ordre, la somme de soixante-quinze mille francs, valeur reçue comptant en espèces.

" Paris, 20 mai 1895."

Le banquier continua ;

—Répétez cette petite cérémonie sur les quatre feuilles et ce sera parfait.

Et pendant que Georges Dufresne, la poitrine un peu bourrelée par cette opération nouvelle pour lui, exécutait l'ordre, l'homme d'argent entama avec son ancien camarade du quartier Latin une conversation à bâtons rompus sur leurs amis et connaissances et ce qu'ils devenaient, sur les étoiles des boîtes, les filles des brasseries où ils élisaient domicile, et autres choses du jour ; mais de temps en temps il jetait un regard oblique sur cette nouvelle proie qui venait se jeter dans ses toiles et qu'il dévorerait sans scrupule, et il se disait avec une satisfaction interne :

—Encore un qui ne s'en tirera pas aisément. Mais pourquoi son ami Tavernier me l'amène-t-il !

Fils et petit fils d'usuriers de l'ancien système, de prêteurs à la petite semaine, d'escompteurs sordides et voraces, dont le père avait laissé une réputation pire que celle de tous les Mardochée, les Samuel et les Abraham connus, il n'en offrait pas l'aspect et la tournure, mais il en possédait simplement les instincts, le sang et la rapacité.

Lorsqu'il eut fini sa besogne, Georges Dufresne, très coloré, car le rouge de la honte lui montait à la peau, montra du doigt les billets à ce Pelvet gras et fleuri, au point de ressembler à ces jeunes bouchers dont le visage est si frais qu'on les dirait nourris du sang chaud de leurs victimes, et il demanda :

—Est-ce bien ?

L'escompteur les examina avec attention, reporta son regard à diverses reprises des quatre feuilles de papier timbré à celui qui venait de les signer et dit :

—C'est parfait.

—Alors ?

—Je vais vous compter la somme, déduction faite de l'intérêt de trois mois et de la petite commission.

Il fit le compte de mémoire.

—Neuf cents francs d'intérêts et cinq cents de commision, quatorze cents. Restent cinquante-huit mille six cents....

Et comme il vit une grimace de dépit et de surprise sur le visage congestionné de son client, il ajouta d'un ton débonnaire :

—N'avez-vous donc pas compris ? Ce sont les plus douces conditions que vous puissiez trouver dans Paris, je vous en donne ma parole ; mais si vous jugez que c'est trop cher, il est toujours temps. Je ne tiens pas à ce genre d'affaires ; pas du tout, et si je fais la vôtre, c'est parce que je connais votre ami Tavernier et que je le sais incapable de me mettre dedans.... vous êtes parfaitement libre.

Georges Dufresne répliqua, la gorge étrangement serrée :

—Non, c'est convenu, donnez.

Le gros garçon jovial fit glisser les quatre billets dans un tiroir de son bureau et tira une liasse de billets de mille d'un portefeuille où il y en avait un joli lot.

Sa caisse n'était pas assez dénuée qu'il avait voulu le faire entendre.

Il les compta, en aligna un certain nombre devant le mari de Suzanne, et demanda :

—Tout y est ?

—C'est exact.

—Alors affaire terminée.

D'autres clients attendaient.

Pelvet donna une cordiale poignée de mains à son ami Tavernier, salua légèrement son débiteur et les congédia tous deux, en disant :

—A la revue !

Ils sortirent.

Les deux employés se tenaient toujours derrière leurs grillages, comme des araignées à l'affût, et parlementaient avec des retardataires qui, évidemment, réclamaient un délai.

L'un d'eux déclarait d'un ton tranchant :

—Pas possible ! Nous avons des ordres....

—Comment, pas une minute ?

L'autre menaçait :

—Si vous ne payez pas, l'huissier sera demain chez vous !

Georges Dufresne, en passant devant ces ogres de l'escompte qui semblaient vouloir tout dévorer, éprouva un frisson.

Mais dans la rue, en retrouvant la chaleur d'une tiède journée de printemps et la lumière du soleil, il respira bruyamment.

Le cauchemar se dissipait.

Les jeunes femmes qui passaient légèrement sur le trottoir, modistes avec des cartons au bras, placières en quête de ventes, employées en course, changèrent ses idées.

Il oublia l'antre d'où il sortait et dont l'atmosphère lui paraissait si étouffante pour penser à Valentine.

—Eh bien ! tu vois, lui dit Paul Tavernier, tout s'est bien passé. Très fin, ce diable de Pel-